

*lever. À quoi bon. Et puis, parfois, ça arrive, on le voit se poster à l'abri d'un massif, des souvenirs qui lui remontent, impression de jouer à collin-maillard. L'appareil lui vient de Julien, étrennes d'un hiver précédent. Donatien l'avait appelé comme ça en souvenir d'un livre qu'il avait lu, enfant. Les aventures de Julien l'Hospitalier, La Légende dorée ça s'appelait, je crois, un gros livre. L'histoire d'un pauvre diable qui tue père et mère par méprise, et qui deviendra un saint pourtant, après qu'il aura aidé un lépreux à traverser le fleuve. Drôle d'histoire. Enfin, pas tant l'histoire que ce qu'elle me renvoie, quand on sait ce qui arrivera. Il les a comptés, il en a soixante-huit. D'albums photos. Marie, elle, ce sont les chapeaux.*

ÉRIC BONNARGENT  
& GILLES MARCHAND

# le roman de Bolaño







le roman  
de Bolaño

## AVERTISSEMENT

Si certains des personnages de cet ouvrage existent ou ont existé, nombre de faits et éléments biographiques s'y rapportant appartiennent au domaine de la fiction. De la même manière, les thèses littéraires développées ici entrent dans le cadre de la licence romanesque.

L'éditeur tient à remercier Victoria Forcioli-Comune pour son attention au lexique espagnol.

Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain.

© Les Éditions du Sonneur, 2015

ISBN : 978-2-916136-79-0

Dépôt légal : mars 2015

Conception graphique : Anne Brézès et Sandrine Duvillier

Les Éditions du Sonneur  
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris  
[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

ÉRIC BONNARGENT  
& GILLES MARCHAND

# le roman de Bolaño





*Pour Manon et Mélanie*

É. B.

*Pour Milo et Elliot*

G. M.



*Je l'ai vu de mes yeux: il traînait dans un village  
aux maisons banales,  
faites de ciment et de briques, entre le Mexique  
et les États-Unis.  
Rendons grâce à notre violence, a-t-il dit,  
même si elle est stérile  
comme un fantôme, même si elle ne nous mène à rien,  
ces chemins non plus ne mènent nulle part.*

ROBERTO BOLAÑO, *Les Chiens romantiques*

*On n'est personne dans la vie vécue.  
On est quelqu'un dans les livres.  
Et plus on est quelqu'un dans les livres,  
moins on est dans la vie vécue.*

MARGUERITE DURAS,  
in J.-M. Turine, *Le Ravissement*, émission  
radiophonique par J.-P. Céton « Les nuits  
magnétiques », France Culture, octobre 1980



PIERRE-JEAN KAUFFMANN  
5 RUE FRANCCŒUR  
75018 PARIS

Le 26 décembre 2007

Monsieur,

Je n'ai pas pour habitude d'écrire aux auteurs que j'ai lus. Franchement, ils ne m'intéressent pas. Que j'aie ou pas aimé leurs livres, qu'ont-ils à me dire de plus? J'aime leurs histoires, j'aime qu'ils m'en racontent, voilà tout. Si c'est pour parler de leurs petites manies d'écrivain, de ce qui a pu les inspirer, si c'est pour apprendre qu'ils se nourrissent de céréales, d'œufs ou de camembert au petit déjeuner, qu'ils souffrent d'arthrose ou d'hémorroïdes, que leur grand-mère a connu la faim ou que leur grand-père a eu un passé trouble, qu'est-ce que j'en ai à faire? Leurs histoires: je ne veux que leurs histoires – ou qu'ils la ferment.

Mais pardonnez-moi. C'est certainement à moi-même, autant qu'à vous, que j'adresse cette lettre. Il y a longtemps, d'ailleurs, que je n'avais pas écrit. Pour-

tant, ils me l'ont dit que c'était un bon exercice, que c'était important, pour se souvenir, pour entretenir la mémoire, tout ça. « Tout ça »... Décidément, ils n'ont rien compris. Bref, je m'écris. Ou à vous, si jamais vous existez, et qu'en plus, vous soyez en mesure de déchiffrer une missive rédigée en français. Rien n'est moins sûr, mais l'histoire me plaît bien. Parce que vous n'en êtes pas l'auteur, mais le personnage: le sujet. Eh oui, votre nom sur la feuille de papier, coincée entre l'avant-dernière et la dernière page... Un livre oublié par un autre (mais bien réel, celui-là) à l'arrière de ma voiture. Je vous passe les détails. Un livre rapporté chez moi, donc, et laissé là, sur une étagère. Et puis, trois années de poussière plus tard, je me décide à l'ouvrir. Pourquoi... C'est sans importance pour vous. Mais c'est bien votre nom, et votre adresse, que j'y trouve, si toutefois ce courrier ne me revient pas avec la mention NPAI. « Abel Romero. » J'ai bégayé des yeux en lisant le nom qui précédait cette adresse, à Barcelone. Abel Romero, mais c'est le type dont je venais de lire l'histoire! J'ai pensé à une blague. Ou que ça y était, que ma tête avait bel et bien basculé. Que j'avais dû l'inventer, ce livre, peut-être même toute cette histoire. J'ai pensé que j'avais peut-être du talent, que j'avais trop bu, ou pas assez, ou trop mangé, digéré, vomé. J'ai même pensé que je n'avais pas assez regardé le monde. C'est incroyable tout ce qui peut venir à l'esprit quand on

croit avoir perdu la raison. Tout ça pour un nom et une adresse. Mais pas que.

Je me suis déjà trop éloigné. Car au fond je n'ai qu'une question: que faisiez-vous sur mes étagères depuis trois ans?

Pierre-Jean Kauffmann



ABEL ROMERO  
CARRER SANT PAU 96  
BARCELONA 08001, ESPAÑA

Le jeudi 3 janvier 2008

Monsieur Kauffmann,  
Votre lettre aurait dû rester sans réponse mais, que voulez-vous, je suis de la vieille école – on ne se refait pas, surtout à mon âge.

J'existe, je vous le confirme; et si j'ai suffisamment habité Paris pour pouvoir vous répondre en français, je ne me souviens pas avoir séjourné dans votre bibliothèque.

Ayant longtemps exercé une profession libérale, il est probable que le propriétaire de ce livre ait trouvé mon nom dans un annuaire espagnol et l'ait griffonné sur un bout de papier avec l'intention de faire appel à mes services.

J'espère que vous n'écrivez pas à toutes les personnes dont vous trouvez, ici ou là, les coordonnées. Suivez plutôt les recommandations qui semblent vous avoir été faites : écrivez vos souvenirs.

Bonne année 2008, cher Monsieur, et, surtout, surtout, bonne santé...

Abel Romero



PIERRE-JEAN KAUFFMANN  
5 RUE FRANCCŒUR  
75018 PARIS

Le 10 janvier 2008

Cher Abel Romero,

« Cher Abel Romero » : écrire cette formule me fait presque frémir. Ainsi donc, vous existez... Lorsque j'ai vu l'enveloppe et son timbre espagnol, je n'y ai pas cru. Je l'ai tournée et retournée sans vraiment oser l'ouvrir. Il m'en a fallu du temps, comme il a dû vous en falloir, à vous, pour trouver une explication à peu près logique à ce que je vous écrivais. Je me suis servi un verre, un autre, et un autre encore, pour que les connexions se fassent, pour que je réalise, et surtout que j'accepte l'idée que vous puissiez être l'expéditeur de cette lettre.

Mais vous ne m'avez pas compris; enfin, soyons précis: je crois que vous n'avez pas voulu me comprendre. Je n'ai nullement parlé d'une adresse griffonnée sur une feuille volante et retrouvée au hasard de quelque rangement. Je n'ai pas non plus fait état d'une direction de ressources humaines en quête d'un Espagnol à recruter de toute urgence. Relisez ma lettre, et trouvez-y ce que vous n'avez pas voulu y voir.

Quant à mes souvenirs, laissons-les où ils sont. Ce n'est pas d'eux dont il est question, et je n'ai nulle envie de les coucher sur papier. Occupons-nous des vôtres, monsieur Romero. Des vôtres ou de ceux de Roberto Bolaño, à votre convenance.

Bonne année, bonne santé et vive le vent.

Pierre-Jean Kauffmann



ABEL ROMERO  
CARRER SANT PAU 96  
BARCELONA 08001, ESPAÑA

Le mercredi 16 janvier 2008

Monsieur,

Je m'excuse de ne pas partager la joie qui est la vôtre, mais je me suis habitué depuis un certain temps à l'idée d'exister. Ayez la gentillesse de bien vouloir laisser mes

souvenirs aussi tranquilles que les vôtres. Et si ce monsieur Bolaño est de vos amis, peut-être acceptera-t-il de vous livrer les siens?

Abel Romero



PIERRE-JEAN KAUFFMANN  
5 RUE FRANCCŒUR  
75018 PARIS

Le 20 janvier 2008

Laisser vos souvenirs tranquilles? Vous ne comprenez donc pas que c'est vous qui avez fait irruption dans ma vie, vous qui avez mis sens dessus dessous les derniers pans de ma lucidité! Je ne vais pas vous cacher plus longtemps que je ne suis pas le champion des idées claires (je dois même avoir quelque part un certificat médical qui en atteste), mais ce qui est sûr, c'est que, à cause de vous, Abel Romero, je ne trouve plus ni la tranquillité, ni le repos. À peine si j'ai pu remettre la main sur mes cachets. Comprenez-moi bien : il y a trois semaines, j'apprends la mort de l'homme qui a oublié son livre sur la banquette arrière de ma voiture plus de trois ans auparavant. Je me décide à y jeter un œil et, là, sur un papier qui s'en échappe, je découvre les coordonnées de l'un des personnages dudit livre, à qui

non seulement j'écris, mais qui, en plus, me répond. Et mon médecin qui me dit d'aller vers les autres, d'arrêter de passer mon temps à parler aux pigeons... Eh bien, me voilà à me faire rabrouer par un personnage fictif! Je ne suis pas du genre à aller soulager mes humeurs en tabassant le chien du voisin, mais quand j'ai reçu votre dernière lettre, exutoire pour exutoire, j'ai vidé une bouteille d'un trait et me suis mis à le piétiner, ce maudit livre. Sur le moment, c'était tout ce qu'il méritait; j'ai même pensé à arrêter les cachets et l'alcool, du moins le mélange. Puis j'ai relu votre lettre.

Donc, vous ne me croyez pas. C'est bien normal. Je comprends, je ne veux pas vous entraîner dans mes rêves déments – j'en ai trop faits, trop vécus. Mais dans celui-ci, je ne suis pas seul. Pour la première fois, on m'a donné un peu de compagnie. Je ne vous demande rien. Ou plutôt, si. Lisez *Étoile distante*, de ce Bolaño. Et ne m'écrivez plus, si c'est ce que vous voulez, mais à une condition: jurez-moi, après lecture, que vous n'avez pas été surpris, que vous n'avez pas levé un sourcil, que les poils de vos avant-bras ne se sont pas dressés. Si c'est le cas, je continuerai mon chemin sans vous. C'est quelque chose que j'ai assez bien fait jusque-là et, si vous ne m'aviez pas importuné, c'est ce que je serais toujours en train de faire.

Bonne lecture.

Pierre-Jean Kauffmann



ABEL ROMERO  
CARRER SANT PAU 96  
BARCELONA 08001, ESPAÑA

Le jeudi 31 janvier 2008

Cher monsieur Kauffmann,

J'ai répondu à vos premières lettres avec ironie, mépris même, et avais jeté la dernière après l'avoir à peine survolée... Je vous prie aujourd'hui de m'en excuser. Je croyais avoir affaire à un fou, à un plaisantin – cela peut arriver, non ? Il faut dire, admettez-le, que, jusqu'à samedi dernier, vos lettres étaient plutôt incompréhensibles... Elles le sont encore, certes, mais différemment.

Samedi, donc, alors que, perdu dans mes pensées, je me rendais dans un petit café des Ramblas où j'ai mes habitudes apéritives, j'ai soudain été pétrifié, en plein milieu de la carrer Sant Pau, par le regard d'un homme dont la photographie, géante, surplombée de son nom inscrit en majuscules noires et grasses, envahissait la vitrine de la Llibreria Millà. Les cheveux ébouriffés, il tirait sur une cigarette en posant sur moi des yeux moqueurs. Bousculé par la foule, je suis resté planté là, repensant à vos lettres. Je ne vous avais pas pris au sérieux et, persuadé que ce Roberto Bolaño n'était qu'une chimère, je n'avais même pas pris la peine d'ef-

fectuer la moindre recherche à son sujet. Je vieillis, mes vieux instincts de flic se tarissent...

Je me suis approché de la vitrine. Tous ses livres étaient là, gisant les uns à côté des autres, spécialement celui que vous avez évoqué: *Étoile distante*. Du libraire, j'ai appris que Roberto Bolaño était chilien, et qu'il était sans doute l'écrivain le plus important de sa génération. Renonçant à mes anisettes, je suis rentré chez moi avec le pressentiment du pire et j'ai lu *Étoile distante*. L'ai relu. Et relu encore. Et il ne se passe plus une journée sans que je feuillette les passages où il est question de moi – comme si je pouvais y trouver autre chose que ce qui est écrit.

Peut-être auriez-vous quelque information à me communiquer? Qui était cette personne récemment morte que vous disiez en possession de mon adresse? Je ne comprends pas. J'ai besoin de comprendre.

Pardonnez-moi encore d'avoir été un peu âpre, et, dans l'attente de votre réponse, recevez mes meilleures salutations.

Abel Romero



Paris, le 4 février 2008

Cher monsieur Romero,

N'ayez crainte, j'ai l'habitude de passer pour un vieux fou. Enfin, vieux, pas tant que ça, mais fou... Je savais que, cette fois, le temps jouerait pour moi, et je n'ai eu qu'à attendre. Je ne vous cacherais pas que je suis soulagé de ne pas être seul dans cette folie. Somme toute, votre première réaction, de défiance, était naturelle, et je vous la pardonne bien volontiers. Je pourrais en jouer, y aller d'un « on fait moins le malin... », mais à quoi bon. Mon côté grand seigneur peut-être, ou, plus simplement, un manque d'intérêt pour les petites victoires. « Petite victoire »... Encore eut-il fallu qu'il y ait combat, et je ne suis pas prétentieux au point de m'attaquer à un personnage de roman.

Vous me demandez comment j'ai rencontré cet homme qui a oublié le livre (dont vous êtes le héros, tout de même!) sur le siège arrière de ma voiture. C'est une longue histoire, tellement longue que je vous autorise à la lire en diagonale. Sachez seulement que j'ai occupé un certain nombre de mes années à écumer Paris de long en large au volant d'une vieille 403. J'étais chauffeur bénévole, disons. Un emploi comme un autre, pour qui n'a pas à se soucier de contingences financières et prend plaisir à couper l'herbe sous le pied des taxis parisiens. Je roulais et m'arrêtais lorsqu'une silhouette hélait un taxi. J'ai eu à faire face à

maints étonnements de la part des clients, et essuyé autant d'insultes de la part des taxis. Aviez-vous remarqué que seule cette profession a pour nom celui de l'objet qu'elle utilise? On n'appelle pas « avion » un pilote d'avion... Enfin peu importe, je n'ai jamais été taxi, je n'ai jamais été un objet et n'ai jamais fait commerce de ma connaissance de la topographie parisienne. Je me contentais de baisser ma vitre, demander la destination, prendre mon air le plus innocent possible. J'allais même jusqu'à être souriant, aimable. Le mot « gratuit » suffisait à décider les plus récalcitrants (je parle des hommes, les femmes sont beaucoup plus méfiantes). Mais je vous passe les détails, sans guère de rapport avec votre histoire. Toujours est-il que je me suis spécialisé dans le vol de clients pour taxis. Plaisir mesquin, mais non sans intérêt. Car si je disais gratuit, ce n'était pas tout à fait exact: en contrepartie, j'exigeais une histoire. Que l'on me parle, que l'on me raconte n'importe quoi, pourvu que cela soit avec un peu de foi, si ce n'est de talent. Mais il y a eu toutefois un homme auprès de qui je n'ai jamais rien exigé. Je n'oublierai jamais son visage. Un visage sec. Des cheveux blancs et rares, de grosses lunettes à monture translucide et aux verres légèrement teintés. Pourquoi ne lui ai-je rien demandé? Parce qu'il y a des hommes dont on n'exige rien. Des hommes dont la silhouette est à elle seule une histoire, dont les mains racontent

mille fois plus de choses que ces hommes pressés, dans leurs trois-pièces costumés, incapables de délier leur langue sans la perspective d'un résultat monnayable. Je me souviens de la légère dissymétrie de ses yeux, de sa manière discrète de monter à l'arrière, de me saluer et, chaque fois, d'insister pour me régler la course. Il y a eu plusieurs rencontres. Quatre ou cinq. Toujours au même endroit: rue du Bac, septième arrondissement de Paris. Pas des rencontres de hasard. J'y retournais souvent, avec l'espoir de le revoir et d'imaginer à nouveau ses histoires. Un jour, j'ai arrêté. Je crois que j'ai eu peur de l'importuner. Et puis, d'autres choses à faire, d'autres urgences (on a toujours d'autres choses à faire, n'est-ce pas). Mais la dernière fois, il a oublié (ou délibérément laissé, comment le savoir?) ce livre dans la voiture. J'aurais pu le lui rapporter. Je ne l'ai pas fait. Et il est resté longtemps à sa place, sur la banquette arrière, sans que personne ne paraisse le remarquer.

À sa mort, j'ai vu sa photo dans le journal. Il s'appelait Christian Bourgois. Je ne sais si ce nom vous évoque quelque chose, mais il s'agit d'un éditeur. Celui de ce livre, justement, *Étoile distante*. Je ne connais que ce nom, Bourgois, et ses promesses d'histoires que jamais plus il ne me racontera.

À vous,

Pierre-Jean Kauffmann



Barcelone, le jeudi 7 février 2008

Cher monsieur Kauffmann,

Avant de vous lire, je n'avais jamais entendu parler ni de Christian Bourgois, ni de Roberto Bolaño.

La présence de mes coordonnées dans ce livre oublié à l'arrière de votre voiture est sans doute le fruit du hasard. Peut-être cet éditeur dont vous me parlez les a-t-il trouvées en se renseignant sur l'œuvre de son auteur?

Dans l'avant-propos d'*Étoile distante*, Bolaño suggère que son ami Arturo Belano (on s'y perdrait...) serait le véritable auteur de cette *novela* écrite à partir de ses « rêves » et de ses « cauchemars », et que son rôle à lui, Bolaño, s'est réduit à « préparer des boissons, consulter quelques livres, et discuter, avec lui et le fantôme chaque jour plus vivant de Pierre Ménard ». Je ne sais pas qui est ce Pierre Ménard, mais j'ai, autrefois, assez bien connu un Arturo Belano.

Cependant, l'Abel Romero d'*Étoile distante* est un personnage fictif qui n'a que très peu de points communs avec moi. Vous qui avez cette étrange habitude d'écouter des histoires, vous devez le savoir: la réalité est si banale que les hommes, les écrivains de surcroît, se plaisent souvent à la travestir, que cela soit pour l'enjoliver ou la noircir.

Tout ceci est bien surprenant, je l'avoue, mais le mystère me semble résolu, si tant est qu'il y en eût un.

Bien cordialement,

Abel Romero



Paris, le 12 février 2008

Monsieur Romero,

Pour un inspecteur, fût-il à la retraite, je trouve que vous manifestez bien peu d'intérêt... Que vous ne fassiez pas montre de plus de curiosité, voilà qui ne correspond guère à votre personnage! Mais je ne suis pas dupe, ce n'est qu'une façade.

Dans *Étoile distante*, vous apparaissez ainsi: « C'est alors qu'Abel Romero entre sur scène. » Quel début prometteur, admettez que vous y avez le beau rôle! Digne d'une star de cinéma! Rien qu'avec cette phrase, l'auteur en impose au lecteur: accrochez-vous les gars, vous n'avez encore rien vu, c'est maintenant qu'Abel Romero va intervenir, éloignez les enfants, détournez les yeux, mesdames, le *show* peut commencer, on vous promet du spectacle, du grand, de l'illustre, du bien bâti avec tout ce qu'il faut d'énigme, de regards en coin et d'ombre sous le chapeau, jusqu'ici on ne contrôlait rien, mais Abel Romero entre sur scène, on ne peut

rien prédire – si ce n'est qu'il va se passer *quelque chose*.

Plus loin, Bolaño ajoute que Romero est « l'un des policiers les plus célèbres de l'époque d'Allende ». Si vous dites vrai et que vous ne le connaissiez pas, admettez au moins qu'il vous rend un bel hommage. D'ailleurs, peut-être est-ce là que se trouve l'une des clefs de notre énigme : si vous étiez si célèbre, Christian Bourgois avait très bien pu avoir eu vent de votre renommée.

Vous évoquez également Arturo Belano, que vous avez connu et qui pourrait être l'auteur de cette *novela*. Donc, que vous ayez rencontré le probable auteur du livre, qu'un éditeur tombe sur les coordonnées d'un personnage qui porte votre nom, qu'il les note et les glisse entre les pages de l'ouvrage où vous faites une entrée fracassante, tout cela tiendrait du hasard ? Comme on dit, il fait bien les choses, celui-là ! Car cela avait à peu près autant de chances d'arriver que pour un chien de se faire percuter par une météorite avant d'avoir terminé de ronger son os.

Je ne crois pas que vous puissiez ignorer ce que nous avons découvert. Je ne sais pas s'il existe réellement un instinct du flic ou de l'inspecteur. Peut-être avez-vous laissé tout cela de côté, en même temps que votre imperméable beige (je vous en supplie, ne déchirez pas mon image d'Épinal du parfait détective en imper-

méable beige!). Mais, déjà: avez-vous vraiment cessé toute activité? De quoi votre quotidien est-il fait? Si je ne me trompe pas, vous devez avoir une soixantaine d'années – les descriptions de vous tiennent en quelques phrases, parsemées ici ou là: « [...] de petite taille, brun, excessivement maigre, [...] les cheveux noirs gominés ou laqués. » Si c'est le cas, à la lecture de ces pages, je vous imagine froncer un sourcil, tordre votre nez et vous passer une main nerveuse dans ces cheveux certainement moins noirs aujourd'hui mais peut-être toujours laqués. Alors ne faites pas semblant. Pas avec moi. Nous ne nous connaissons pas, vous n'avez rien à me prouver. On ne fait semblant qu'auprès des gens que l'on connaît, ou alors ce n'est qu'un jeu. Et je ne vous sens pas très joueur.

Quant au fait que j'aime qu'on me raconte des histoires... Pas comme à un enfant, ce serait ridicule, à bien-tôt cinquante ans. Je les écoute, les enregistre, les stocke, les emmagasine, et finalement j'oublie presque tout, au point qu'il ne m'en reste que des bribes, que tout se mélange pour former une bouillie d'images et de sensations. Et puis je m'en libère auprès des pigeons de mon quartier, pour ne pas l'imposer à mes compagnons de comptoir. Les pigeons sont de bonnes oreilles, vous savez. Peu contrariants, jamais ils ne demandent de préciser un point, d'éclaircir un passage ou de justifier l'entrée en scène d'un personnage. Jamais un

pigeon ne fronçe un sourcil ni ne se passe les pattes dans ses plumes noires et laquées. Et si un pigeon s'en va au milieu d'une phrase, à quelques encablures du dénouement, cela n'a aucune espèce d'importance : un autre vient le remplacer. On peut certes laisser un pigeon, mais un autre s'y substituera sans que l'orateur ne s'en trouve incommodé. Parler aux pigeons ne requiert aucun talent. D'ailleurs, je n'en revendique aucun. Je ne revendique rien. Juste le droit de faire des histoires ce que bon me semble. D'en commencer une et d'en finir une autre. Je revendique ce droit de faire n'importe quoi, mais de le faire bien. Je revendique ce droit, mais je ne le pose pas en devoir pour l'auditeur. D'où les pigeons. Notez, au passage, ma philanthropie.

Je vous laisse, cher personnage. Aucun gramme d'alcool n'est passé dans mes veines depuis vingt-quatre heures, il est temps d'y remédier. Mes idées s'ordonnent, chose que je redoute le plus au monde. Et il se fait tard. Dans les cafés du quartier, les conversations de bureau ont dû laisser place aux histoires de cœur et d'amitié : peut-on rêver mieux pour commencer la nuit ?

Bien à vous,

Pierre-Jean Kauffmann

